



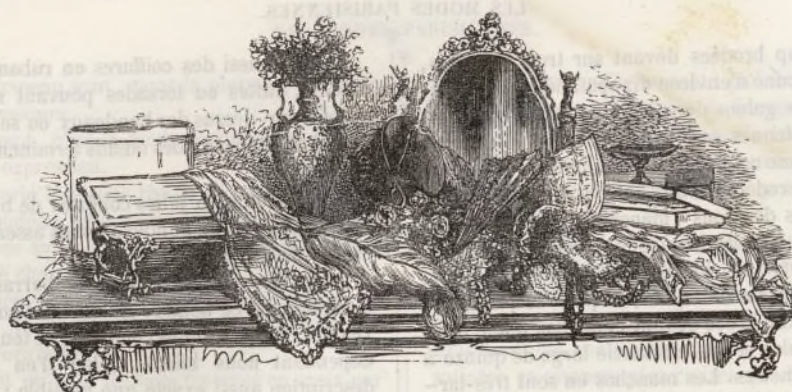
396

LES MODES PARISIENNES.

Chapeau de M^{lle} L. Paborde rue Richelieu 77. Mantoux des mag^{asins}
Couchoual rue Vivienne 33. Dentelles des fabriques Françaises et Belges
rue Vivienne au coin du Boulevard. Chaussures de Meier & Franchet & Co.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse
Ayuntamiento de Madrid

Superfine par Rouen. rue Pavée 24 Paris.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MANETTE (6^e partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSE-
RIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUS-
TRÉ.

MODES ET FASHIONS.



La semaine dernière a été féconde en événements... de modes, lesquels prétendent tous être à la mode : ce qui a une signification très-différente.

On dit un magasin de modes, cela ne veut pas dire que tous les cha-

peaux du magasin soient adoptés par la mode.

Les magasins de chapeaux du passage du Saumon sont désignés sous le titre de magasins de modes... Affreux mensonge !

Il y a encore le mensonge des magasins dits de nouveautés, dans lesquels se trouvent des gilets de tricot de laine, du calicot, des bas et des bonnets de coton.

Nous ne connaissons, à Paris, que cinq ou six maisons qui puissent prétendre au juste titre de magasins de nouveautés.

Mais, comme nous n'avons point à nous occuper des maisons brouillées avec la mode, laissons-les débiter en paix leur utile marchandise.

Aussi bien nous avons la bonne fortune de toutes sortes de belles toilettes élégantes à raconter.

En allant faire notre visite ordinaire dans les ateliers de nos célébrités, nous avons trouvé, chez madame Célestine Quillet (4), une magnifique robe de soirée. Cette robe, en velours épinglé rose, était garnie, des côtés, de larges bouillons de satin bordés autour de deux rangs de blonde ; chaque bouillon formait comme une large coquille plate. Il pouvait y en avoir six ou sept sur la hauteur de la jupe ; chacun était séparé par un nœud de coques de ruban d'où s'échappait une touffe de marabouts roses. Il faut dire aussi que le tablier s'écartait beaucoup du bas, ou plutôt tournait un peu en arrière, ce qui dégagait le devant et donnait de la légèreté à cette riche toilette. Le corsage, style Louis XV, avait sa berthe-châle en blonde et volants de tulle, et sa pièce de corsage toute garnie du même genre.

Une robe plus simple, pour demi-toilette, était en taffetas rose. Son corsage, décolleté carré devant, était orné de deux rangs de petits volants de ruban qui suivaient la carrure et venaient garnir toute la hauteur du devant. Ce corsage était à basquines tailladées bordées de volants de ruban. Les manches, demi-longues, assez larges du bas, étaient garnies de deux rangs de franges avec petits volants de ruban en tête.

Madame Quillet fait en ce moment des redingo-

(4) Rue Choiseul, 23.

tes de drap brodées devant sur trois colonnes, larges chacune d'environ dix centimètres, en arabesques de galons de soie et petite passementerie. Ces colonnes sont espacées entre elles de la largeur d'une colonne, dix centimètres. Les manches sont brodées au bas, et ouvertes pour mettre dessous des sous-manches de batiste ou de mousseline double brodée à l'anglaise froncées sur poignets. Le corsage est brodé comme la jupe. Avec cette redingote, on porte le pardessus pareil en drap brodé devant et au bas d'une broderie de galon et passementerie large de quinze à vingt centimètres. Les manches en sont très-larges du bas et brodées.

Chez madame Plé-Horain (1), cette jeune modiste qui en moins de deux années a su se placer au premier rang des grandes maisons de modes, nous avons trouvé une soixantaine de chapeaux du meilleur goût, une vingtaine de coiffures toutes plus charmantes les unes que les autres.

L'une, du nom de coiffure *rajah*, est un ruban lamé tourné dans une passementerie or et soie, passementerie qui semble avoir été faite dans l'Inde. Du côté gauche, cette passementerie se détache de la coiffure pour s'y rattacher un peu plus loin. Elle est donc mobile et se prête à tous les caprices de la pose. Sur le devant, se détachent, de distance en distance, des étoiles en or et soie, lesquelles donnent ce caractère d'étrangeté qui a fait sans doute donner à cette coiffure le nom de *rajah*. Nous ne dirons pas qu'elle est appelée à un grand succès, par une raison très-simple, c'est qu'une des plus jolies et des plus élégantes femmes de Paris l'a déjà mise à la mode en la portant à l'une des dernières représentations de l'Opéra. Son succès a été tel, que maintenant la coiffure *rajah* fait *fanatismo*!... comme dirait un Italien.

Une autre coiffure, aussi très-nouvelle et d'une grande élégance, se nomme *duchesse*; elle est composée de petits rubans rouge et or, et blanc et or, formant de petits ronds, l'un plus grand que l'autre, comme pour figurer un sequin à côté d'un demi-sequin d'or, plus la couleur. Ces rubans forment des boucles qui s'enchaînent les unes dans les autres en esclavage, et retombent d'un côté en nombreux anneaux. Du côté droit, il y a deux jolies plumes blanches qui s'enroulent gracieusement. La coiffure *duchesse* est digne de son nom.

Dans un genre plus simple, il faut encore citer la coiffure *céleste*, composée de blonde et de branches de fleurs de velours bleu à feuillage brun; les fleurs tombent de chaque côté en longues branches flexibles, tandis que la dentelle forme seulement un fond qui ne pose sur rien.

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

Il y a aussi des coiffures en ruban lamé qui forment nattes ou torsades pouvant se poser à volonté au-dessus des bandeaux ou se mêler aux nattes de cheveux; des nœuds terminent des côtés ces coiffures.

Et puis foule de jolies coiffures de blonde, soit en barbes, soit en bandes, toutes assez légères et ornées de fleurs.

Quant aux chapeaux, notre embarras est grand au milieu de ce nombre de modèles nouveaux en velours, satin de toutes couleurs, de toutes formes. Cependant nous allons tâcher d'en donner la description aussi exacte que possible :

— Un chapeau de velours couleur scabieuse orné sur le travers de la forme de nattes variées de dessins posées à plat. Du côté gauche, est un petit saule en plumes noires et plumes scabieuses; le dessous de passe orné de blonde blanche et de ruban de velours de nuance tranchée;

— Chapeau de velours épinglé paille dont le fond est découpé en étoile sur dessous de satin; de chaque côté, est un petit plumet en frange de plumes d'un genre tout nouveau;

— Capote de satin vert-de-gris à bords dentelés en rivière avec petits biais froncés et petits volants de blonde noire; le même ornement se reproduit sur la passe en laissant une large distance; le fond est en capote souple avec ornement de satin et blonde;

— Chapeau de velours pensée, orné sur tout le fond d'un apprêt formant fanchon arrondi derrière pour suivre le bavolet et avançant devant sur la passe en pointe; tout cet apprêt est bordé d'une dentelle noire à dents haute de huit à dix centimètres;

— Capote de velours couleur tourterelle, nuance nouvelle, ornée sur la passe de biais de velours froncé formant ruche; le fond souple froncé; cette capote est ornée d'une plume enroulée sur toute la passe;

— Chapeau composé de quadrillés variés de dessins; les rouleaux de satin sur dessous de satin de nuance plus claire;

— Un très-beau chapeau de velours épinglé couleur *feu*, nuance nouvelle, dont le fond est découpé sur dessous de satin de même nuance; de chaque côté, est un chou de dentelle noire à dents si légères, que nous prenions ces choux pour des plumes noires;

— Capote de velours *choca*, nuance nouvelle, à bords - rivière, ornée de biais plissés en forme de ruche légère et de blonde de même nuance; le fond très-gracieusement froncé et petit.

L'aspect général des chapeaux et capotes de madame Plé-Horain est la nouveauté. Ses fonds sont tous renversés en calotte dite *jockey*, mais point à porte. Ce genre est déjà vieux et relégué dans les magasins de modes vulgaires. Ses des-

sous de chapeau sont, pour la plupart, ornés de ruban de velours.

En un mot, c'est la mode rendue dans sa plus heureuse expression.

La lingerie n'est pas restée en arrière; elle a fait ses modèles de bonnets, qui souvent empiètent un peu sur le privilège des modistes en glissant sur le champ de la fantaisie.

Ceci vient à propos de deux bonnets sortant, tous deux, de chez madame Colas (4), qui tiennent de la coiffure parée.

L'un est un fond de tulle traversé en croix par un ruban de satin cerise bordé de chaque côté par de la petite blonde; sur le devant, est un autre ruban, bordé de même, qui traverse et va tomber très en arrière coupé en grande barbe.

L'autre est en velours noir, coupe en coiffure toquet que portent les paysannes de certains villages de la Hollande. Ce fond de bonnet est taillé en pointe devant sans garniture, mais brodé sur tout le dessin en petite passementerie à picots-dentelle; derrière, il y a deux rangs d'assez haute dentelle noire qui avancent assez pour garnir les côtés de la figure. Quelques coques de ruban de satin sont placées entre les deux rangs de dentelle de manière à élargir la coiffure. On ne pouvait rien imaginer de plus original, et même de plus charmant pour une coiffure de *coin du feu*.

La question des sous-manches est parfaitement et sagement décidée, ce qui a lieu de surprendre lorsqu'il s'agit de toilettes. On portera le matin, la matinée, des sous-manches blanches fermées, en batiste plissé, en jaconas brodé à colonnes de broderie anglaise, ou semé; des sous-manches de mousseline brodé.

Madame Colas fait aussi des sous-manches de batiste ou jaconas à manchettes relevées; les plus jolies sont composées de manchettes à dents rondes et allongées, brodées à l'anglaise et entourées de trois lacets rattachés les uns aux autres par un point de chausson qui fait trois points à jours; avec ces manchettes on doit porter le col pareil. Ce genre de fichu et de sous-manches va très-bien avec les amazones de drap dont il a été question au commencement de cet article.

Toutes les manches seront fermées par deux boutons en esclavage très-petits, en or ciselé.

Quant aux robes de soie pour toilette de dîners ou de spectacles, elles auront toujours des manches ouvertes garnies en engageantes de dentelle; les frileuses pourront porter dessous, pour le trajet d'aller et revenir, des bouts de manches de satin bordés de fourrures et de dentelles.

Les petits manteaux de velours richement brodés, soit en broderie au passé, soit en broderie de galon et passementerie, seront décidément en faveur parmi les élégantes.

Les couleurs préférées sont : pain-brûlé et noir. Ces manteaux se garnissent de franges, ou ne se garnissent que par la disposition de leur broderie.

On fait aussi beaucoup de manteaux en forme de petits pardessus demi-ajustés garnis de très-haute dentelle.

En parlant des robes que nous avons vues chez madame Célestine Quillet, nous avons oublié des robes en étoffes de laine dite *armure*, à *disposition*, au bas des jupes. Ainsi les jupons de ces robes ont trois bordures composées chacune de cinq rayures satinées en nuances plus claires que le fond de la robe; les espaces entre chaque bordure sont de la largeur même que forment les cinq rayures, de façon que tout l'ornement monte plus haut que la moitié des jupons; le corsage est entièrement rayé, les manches bordées aussi de semblables rayures.

Nous avons déjà parlé des redingotes du même genre à disposition, elles sont aussi fort en faveur pour toilette simple.

Nous ne terminerons pas cet article sans parler du succès qu'obtiennent en ce moment les bottines tout en cuir de Meier (1), c'est la véritable chaussure d'une femme élégante qui sort à pied pour se promener ou faire des emplettes. Ces bottines sont, comme on le sait, en deux cuirs, celui du haut souple comme une étoffe légère. Les pantoufles de velours, brodées au passé, doublées de flanelle ou de soie de couleur tranchée, les douillettes piquées sont illustrées de rubans, de dentelles, de broderie. Enfin tout ce qui peut rendre la chaussure confortable ou élégante a été fait certainement dans cette maison, l'une des plus en vogue de Paris.

Décidément nous ne pouvons terminer encore ce bulletin de toilette sans qu'il soit question de parfumerie, ce complément indispensable de l'élégance. Toutes les industries profitent du progrès de la science. La parfumerie surtout lui doit un développement considérable et d'importantes découvertes.

Parmi les maisons qui répondent le mieux au besoin général et qui ont su particulièrement mériter la faveur publique, est celle de MM. Gellé (2) qui tient le premier rang depuis dix-huit ans.

Il faut avant tout mentionner le produit connu sous le nom de *régénérateur* pour la crue et la conservation des cheveux, auquel les parfumeurs d'élite ont donné leur nom. La vogue obtenue par ce précieux cosmétique est loin de se ralentir, et les avantages qu'en obtiennent les personnes qui l'emploient ne peuvent qu'y ajouter. Le passé, dans ce cas, répond de l'avenir.

C'est aussi chez MM. Gellé que se trouve l'eau d'Albion, si recherchée pour la toilette.

Leurs savons, leurs cosmétiques ne laissent rien

(4) Rue Vivienne, 47.

(1) Rue Tronchet, 47.

(2) Rue des Vieux-Augustins, 37.

à désirer; nous citerons en première ligne : le savon *philoderme* au suc de concombre ;

La bandoline pour fixer les cheveux.

En parfums : les sachets pour le papier et la lingerie ;

L'eau de Cologne, l'eau de lavande ambrée.

Nous reviendrons du reste sur les articles de cette maison, qui contribue le plus à maintenir la parfumerie française au rang qu'elle occupe dans le monde commercial pour arriver dans le monde élégant.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de velours ornée de blonde noire. Manteau de satin-reps garni de ruban. Redingote de pékin satiné. Capote de satin couverte de petits biais de satin légèrement froncés et ornée d'un marabout moucheté. Manteau de velours garni de trois rangs de dentelle de laine. Les manches garnies de deux rangs de même dentelle. Robe de velours d'Afrique

MANETTE.

(SUITE.)

— Restez ! Où vous conduirais-je ?
— Où vous voudrez, vous dis-je.
— Mais on me poursuit, on me cherche. Faut-il que je vous expose ?...

— On vous cherche ! mais qui ?

— La gendarmerie... la police...

— Vous m'épouvantez.... Qu'avez-vous donc fait ?

— Prévoyant que je serais appelé cette année à satisfaire à la loi du recrutement, j'avais envoyé l'an passé deux mille francs à ma mère pour qu'elle mit à la masse et qu'elle m'eût un remplaçant.

— Oui, disait Manette, je vous écoute.

— Ce sacrifice accompli, et il était grand, car je fus obligé de recourir à la générosité des maîtres de la manufacture pour qu'ils m'avancassent cette somme, je me croyais tranquille ; j'avais délié ma vie du service militaire, toujours si funeste à la carrière d'un artiste.

— Ensuite ?... interrompit Manette, impatiente comme la douleur.

— Un an s'était écoulé depuis cet envoi des deux mille francs, lorsqu'il y a deux jours une lettre de ma vieille mère, qui n'habite plus Strasbourg, mais un village près de Colmar, vient m'apprendre qu'elle les a seulement reçus de la veille.

— Les deux mille francs ! s'écria Manette avec autant de surprise que d'effroi.

— Les deux mille francs. Il était trop tard, ajoute ma mère ; le tirage avait eu lieu le mois dernier, et par conséquent je suis réfractaire, et l'on me poursuit.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Manette en joignant les deux mains, comment cette lettre a-t-elle été détournée en route ?

— Cette somme, me dit enfin ma mère, n'en est pas moins arrivée à propos ; elle s'en est servie pour payer les frais d'une longue maladie de mon frère. Comprenez-vous, vous expliquez-vous par quelle fatalité ces deux mille francs ne sont pas arrivés de suite à leur destination ?

— Il y a là-dessous, dit Manette, un mystère... mais c'est incroyable...

— C'est incroyable, comme vous dites, mais pourtant cela est. Toutes les circonstances sont présentes à mon esprit. J'avais enfermé deux billets de banque de mille francs dans une lettre.

— Et qu'avez-vous fait ensuite de cette lettre ? demanda Manette, qui connaissait tous les accidents administratifs d'une lettre depuis le moment où on la jette dans la boîte jusqu'à celui où elle arrive.

— Je l'ai mise à la poste de Saint-Faréol, ici, chez vous, dans la boîte.

— Et elle n'est pas parvenue ?

— Elle est parvenue, mais au bout d'un an.

— Au bout d'un an !...

— Quand cet argent si difficilement obtenu ne pouvait plus être d'aucune utilité pour moi. Enfin voilà l'horrible position où je suis. N'ayant pas répondu à l'appel de ma classe, je suis considéré aujourd'hui comme réfractaire, et la gendarmerie a ordre de m'arrêter partout où elle me trouvera. Maintenant, jusqu'à ce que j'aie rejoint mon corps, je suis obligé de vivre caché.

— Oh ! mon Dieu ! dit Manette, tous les malheurs à la fois ! Et où irez-vous ?

— Un fermier des environs m'a reçu chez lui ; j'y resterai jusqu'à ce que je me décide à rejoindre mon corps et à prendre le fusil pour huit ans.

— Huit ans !

— Pas moins.

— J'attendrai, dit héroïquement Manette.

— Où ?

— Je ne sais. Là-bas peut-être, où sont ces pierres si blanches. »

Manette désignait le cimetière du village qui blanchissait dans la glaciale atmosphère. Alors seulement ils s'aperçurent que le froid était d'une rigueur épouvantable. La terre craquait, et tout autour d'eux avait l'engourdissement bleuâtre de la mort.

« Comment nous voir pendant les quelques jours que j'ai encore à passer ici ?

— Ne venez plus, repartit Manette ; entendez-vous ?

— Je vous écrirai.

— Oui, écrivez-moi... Mais on saura que je reçois des lettres... On voudra connaître... Si l'on venait à découvrir... je serais perdue, mon père me broierait, m'anéantirait sous ses pieds. Attendez... Écrivons-nous sous des noms supposés... quels noms? A mademoiselle Clarisse Trélard, à Serneuil; c'est un petit village près d'ici. Toutes les lettres passent une dernière fois par mes mains; quand je lirai cette adresse, fort indifférente pour mon père, je garderai la lettre qui la portera. Mais pour vous répondre?

— J'y pensais. Vous écrirez à M. Jérôme Derieux, à la manufacture de châles de M. Commandeur, à Saint-Michel-hors-des-Bois. Le concierge, un vieux brave homme de mon pays, recevra mes lettres; je vais le prévenir, et il me les portera lui-même où je suis caché. Ainsi nous ne cesserons pas de nous dire nos pensées, nos sentiments....

— Nos douleurs, ajouta Manette. Mais il se fait tard, dit-elle; je serais en peine pour vous.... adieu, ami....

— Adieu....

— Quand m'écrirez-vous? demanda Manette.

— Demain.

— Oh! oui, demain. »

Manette allait fermer la croisée, elle se retint pour dire encore :

« Mais si vous êtes découvert, si vous êtes pris, que ferez-vous ? »

— Je me tuerai.

— Bien sûr? demanda avec une familiarité, une vulgarité sublime, l'adorable Manette.

— Je vous le jure.

— C'est très-bien, reprit-elle, encore une fois adieu. »

Manette ferma sans bruit la croisée : Engelbert descendit de l'arbre.

Ni l'un ni l'autre n'avait pensé que la branche de peuplier touchait à la croisée, que la croisée était ouverte, et qu'ils auraient pu tout aussi bien causer dans la chambre qu'en plein air.

Le soir du lendemain, madame Leveneur, après le souper, resta près de sa fille dans l'arrière-boutique, et lui dit, avec les ménagements dont elle crut devoir user, les projets de la famille sur elle : dans un mois elle épouserait Lanisette.

« Ce n'est pas vous qui voulez cela? dit Manette, qui ne savait pas que son malheur fût si prochain. »

— Mais tu te trompes, répondit la timide madame Leveneur; je suis sur ce point d'accord avec ton père... »

Manette, qui ne voulait pas donner un démenti à sa mère, se contenta de sourire.

Dupe un instant de cette apparente résignation, madame Leveneur se plut alors à faire passer devant les yeux de Manette les bijoux et les habillements qu'on lui donnerait pour son mariage.

« Tu auras une paire de boucles d'oreilles en perles fines. Ça sera beau. »

— Oh! oui, très-beau! répétait machinalement Manette en pensant qu'il y avait déjà une lettre d'Engelbert dans le panier, mais qu'elle ne pouvait la retirer que le lendemain.

— Tu auras un collier avec six gros brillants.

— Encore!

— Mais ce n'est pas tout, chère enfant. Tu verras les douze belles robes que je t'ai commandées.

— Déjà commandées?

— Ce n'est pas trop tôt si l'on veut te marier dans un mois.

— Oh! oui; j'avais oublié que mon mariage se fera dans un mois.

— Tu auras encore... »

Mais voyant que sa fille, au lieu de se réjouir à l'annonce de toutes ces belles choses, prenait de plus en plus au visage triste, madame Leveneur s'arrêta tout court au milieu de sa brillante énumération, et elle regarda fixement Manette. En un clin d'œil, la même émotion de peine se peignit sur leurs visages, et elles se levèrent en même temps pour se précipiter dans les bras l'une de l'autre. Elles s'embrassèrent, elles pleurèrent, et leurs pleurs en disaient éloquemment la cause. La peur leur faisait porter à chaque instant les yeux au plafond où elles redoutaient d'entendre tonner, par le judas, la voix de M. Leveneur. Dans cet épanchement la timide mère trouva, pour ainsi dire, le pardon de sa faiblesse; ses larmes disaient combien elle était loin d'approuver le mariage de sa fille avec le conducteur de la diligence; mais c'est tout ce qu'elle osa manifester, et encore sa volonté ne fut presque pour rien dans cet aveu tacite. Elle s'accusa sans prendre l'engagement de réparer sa faute maternelle; elle aurait volontiers dit à Manette de la consoler. Aussi celle-ci, qui la connaissait bien, ne profita pas de cette expansion pour la prier de fléchir son père et de changer ses projets. Elle la plaignit et ne l'aima pas moins.

« Montez, dit-elle ensuite à sa mère, montez vite; je craindrais, si vous restiez plus longtemps ici, que mon père ne vous fit encore quelque scène. Je l'entends marcher à grands pas sur notre tête... il s'impatiente... »

— Tu as raison, voici l'heure de notre travail... de notre... de notre... »

Madame Leveneur, malgré ses efforts, ne parvint jamais à remplacer par un autre mot celui dont elle venait de se servir pour exprimer la besogne qu'elle allait, comme de coutume, faire à l'étage supérieur avec son mari. Elle s'essuya soigneusement les yeux et monta.

Manette entendit verrouiller les deux portes, celle du haut et celle du bas de l'escalier tortueux qui conduisait à la chambre où s'enfermaient

si mystérieusement chaque soir son père et sa mère.

Le silence habituel régna bientôt autour de la boutique et dans la boutique. Manette se mit à tourner mélancoliquement son rouet. Son âme ne suivait certes pas le chanvre qui allait s'amincissant autour de la roue; elle était avec celui qu'elle avait vu si désespéré la veille, et qui avait juré de se donner la mort plutôt que de perdre huit ans de sa vie dans la dure servitude de la vie militaire. Dans un pays si favorisé en gendarmes, en mouchards de toutes livrées, il fallait craindre que le réfractaire ne fût bientôt découvert au fond de l'asile où il se cachait. Cette pensée brûlait le sang de la jeune fille; un instant, vers onze heures, son imagination s'alluma tellement à ces suppositions, qu'elle crut entendre des coups de fusil dans la campagne.

« C'est sur lui qu'on a tiré, pensa-t-elle; on aura voulu l'arrêter, il aura fait résistance... O mon Dieu ! s'écria Manette en sentant se briser dans sa main le fil qu'elle tenait, est-ce un présage? sa vie aurait-elle été tranchée comme ce fil? Un tremblement nerveux s'empara d'elle; elle crut à la mort d'Engelbert. Ah ! que n'ai-je, dit-elle, la lettre qu'il a dû m'écrire ! je saurais... mais jusqu'à demain matin je ne saurai rien. Les lettres sont dans la chambre de mon père... En disant ces derniers mots, Manette leva les yeux au plafond. Je ne connaîtrai donc jamais ce qu'ils font dans cette chambre ! »

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

Tout n'est pas rose dans la vie humaine en général, et tout n'est pas jasmin dans l'existence d'un secrétaire de prince indien en particulier.

Nous vous avons déjà nombre de fois parlé de Fariboussoul, de cet excellent Fariboussoul qui était le factotum de l'ambassadeur du Népal.

En toutes circonstances tout roulait toujours sur Fariboussoul.

Fariboussoul par-ci,
Fariboussoul par-là !

L'ambassadeur du Népal ne pouvait jamais se passer de son Fariboussoul; — le fait est que c'est un gaillard intelligent, sachant un peu d'anglais et parlant le français par signes.

Une dernière corvée, la plus affreuse de toutes, a été accomplie par Fariboussoul.

Quelques heures avant le départ du prince indien pour Marseille, Fariboussoul a été accueilli dans la cour de l'hôtel Sinet par des crémiers, des bijoutiers et des épiciers se prétendant tous créanciers.

Les réclamations devinrent un instant tellement vives et animées, que les voisins furent sur le point d'envoyer chercher la garde.

Peu s'en est fallu que Fariboussoul n'ait été conduit au

violon à l'aide de quatre hommes et d'un caporal, — on aurait été quitte, pour le faire marcher plus facilement, de lui dire que c'était là une escorte d'honneur accordée à tous les intendants de princes étrangers, toutes les fois qu'on les conduit devant un commissaire de police français.

Au milieu de mille et une versions qui ont circulé dans le faubourg Saint-Honoré touchant cet épisode indien, il est fort difficile de discerner complètement la vérité, mais je me plais à croire que tous les torts sont du côté des épiciers.

L'épicier français est naturellement mauvaise tête, — bon cœur, si vous voulez, — se dérangeant au milieu de son repas, sans murmurer, pour vous servir deux sous de fromage ou même deux liards de poivre, mais mauvaise tête !

Les crémiers et les épiciers en question auront probablement entendu parler des largesses merveilleuses faites par l'ambassadeur du Népal aux rats de l'Opéra; et ils se seront imaginé que ce prince payerait ses notes de crème, de beurre et de raisin sec avec des bracelets en diamants.

Fariboussoul n'ayant peut-être offert à ces fournisseurs que de vulgaires pièces de cinq francs, ils se seront crus volés.

Par le fait, Fariboussoul était dans son tort, je le veux bien; mais pardonnons-lui en faveur de ses bonnes intentions : il cherchait à justifier son maître.

Admettons un instant, un seul instant, que l'ambassadeur du Népal soit parti sans payer son épicier.

Est-ce que cela prouverait qu'il agissait avec mauvaise foi, qu'il cherchait à faire ce que, dans le langage des ambassadeurs anglais, on nomme un *puff* !

Point ! — Cela indiquerait seulement que le prince indien s'était mépris sur les marchandises apportées par son épicier.

Dans tout le pays du Népal et même du Lahore, il est d'usage, toutes les fois qu'un prince arrive dans une ville, que les épiciers de cette ville viennent lui offrir comme cadeau de bienvenue des noix muscades, des clous de girofle et des pots de moutarde.

C'est une tradition qui remonte au temps de la reine de Saba et des rois mages, — je vous suppose trop de littérature biblique pour ne pas connaître l'anecdote.

Cet hommage est comme qui dirait le pain de sucre de soumission.

Dans d'autres pays de l'Orient on offre des chevaux, et cela a l'inconvénient de coûter beaucoup plus cher.

Le prince du Népal a donc pu, avec la meilleure foi du monde, s'imaginer, conjointement avec Fariboussoul, que les épiciers de Paris ne viendraient jamais réclamer le prix des différents objets qu'ils avaient apportés au palais Sinet, en grande pompe, à l'aide d'une manne et de deux garçons ornés de tabliers bleus, — ce qui est le costume des cérémonies publiques des épiciers français.

Du reste, telle était la bonne foi de Fariboussoul dans toute cette affaire, qu'après qu'on se fut bien disputé pendant une heure, il a fini par payer tous les créanciers.

*** Comme le présent journal est un papier public éminemment bienfaisant, je m'empresse de reproduire dans ses colonnes un extrait de l'acte social de l'*Avenir*, compagnie de l'union franco-anglo-russe.

Les *Petites-Affiches* et la *Gazette des Tribunaux* n'ont inséré cet acte de société qu'à prix d'or, — nous donnons gratis toute la publicité dont nous jouissons dans toutes les principales villes de l'Europe. — Puisse notre désintéressement faire rougir les *Petites-Affiches* et la *Gazette des Tribunaux* !

L'acte de la société Christophe-Colomb me semble le plus bel acte philanthropique inséré jusqu'à ce jour dans les *Petites-Affiches*.

Un huissier à qui je l'ai lu tout à l'heure à haute voix

en a versé des larmes d'attendrissement. — Il est vrai qu'il va vendre sa charge; — il ne court plus aucun risque en se montrant sensible en public.

Le but que se propose M. Christophe-Colomb mérite les encouragements de toutes les personnes qui aiment le commerce, la civilisation, la morale et la Californie.

La compagnie *l'Avenir, compagnie de l'union anglo-franco-russe*, a pour but :

« L'exploitation des mines d'or et autres métaux, terres et produits des côtes d'Afrique et de la Californie. »

Voilà, dis-je, qui est bien, on ne saurait trop aller chercher de l'or en Californie pour l'apporter en France : — du jour où tous les Français seront millionnaires, tous les citoyens seront littéralement des frères.

La société Christophe Colomb a en outre pour but d'établir :

Une caisse générale de retraite,

Une caisse de secours mutuels,

De faire la banque, la consignation et la commission,

De civiliser l'Afrique,

Et enfin d'arriver à l'abolition de la traite des noirs, des sacrifices humains et de leurs conséquences.

Voilà ce que n'a pas craint d'entreprendre à lui seul M. Christophe Colomb, avec l'aide, il est vrai, d'actionnaires anglais, français et russes.

Les Espagnols, les Belges, les Danois et les Holsteinois n'ont pas le droit d'apporter leurs capitaux, on les regarde probablement comme étant trop barbares pour aller civiliser l'Afrique.

Le capital social à fournir en actions est fixé par M. Christophe Colomb à soixante-six millions de francs.

Après s'être livré à de profonds calculs, il a reconnu l'impossibilité de parvenir, avec un seul million de moins, à abolir les « sacrifices humains et leurs conséquences. »

Ce chiffre peu rond, de soixante-six millions, prouve toute l'exactitude apportée par M. Christophe Colomb dans ses plans sociaux.

Il ne demande pas soixante ou soixante-cinq millions, parce qu'il ne veut pas que quatre millions dorment dans sa caisse et diminuent d'autant le dividende des actionnaires.

M. Christophe Colomb, voulant prouver qu'il est réellement philanthrope, a fractionné ses millions d'une telle manière, que les personnes les moins fortunées peuvent concourir à cette œuvre de bienfaisance.

Moyennant dix francs vous pouvez avoir un sous-sous-coupon d'action de la société de *l'Avenir, compagnie anglo-franco-russe*.

La durée de la société est fixée à quatre-vingt-dix-neuf ans; c'est le 21 septembre 1959 qu'aura lieu la reddition générale des comptes.

Ainsi, moyennant deux pièces de cent sous, vous pouvez concourir à civiliser l'Afrique, à exploiter la Californie et à abolir la traite des noirs et les sacrifices humains avec toutes leurs conséquences !

On souscrit provisoirement rue Duphot, — qu'on se le dise !

* Je m'imaginai jusqu'à ce jour que les Américains n'avaient inventé que le grog; — je me trompais, les Américains ont également inventé le puff. — Les Anglais, qui se vantaient de cette découverte, ne sont que de simples contrefacteurs.

Le grand, l'illustre, le mirobolant Barnum est un directeur qui a porté le puff à ses dernières limites, et je dois reconnaître, la rougeur sur le front, — car mon orgueil national est profondément humilié, — que notre célèbre Nicolet n'aurait été qu'un novice auprès du prodigieux Barnum.

Le dernier puff de Barnum a consisté à faire vendre aux enchères et par le ministère d'un commissaire-priseur les billets donnant droit à assister aux concerts de Jenny Lind.

L'adjudication a eu lieu avec toute la solennité de la fin du deuxième acte de *la Dame blanche*. — Je me plais à croire que pour cette cérémonie le commissaire-priseur avait même endossé la souquenille noire ornée d'une peau de lapin blanc.

Barnum est trop fort sur la mise en scène pour avoir oublié ce détail.

Telle est la manie du charlatanisme dans toutes les classes des commerçants de New-York qu'une foule d'industriels ont saisi avec empressement cette occasion de faire également leur petit puff particulier à l'aide des concerts du fameux rossignol, — style Barnum.

Tous les premiers billets, tous ceux qui donnaient droit à une place sur l'estrade à côté de Jenny Lind, ont été payés un prix fabuleux par des marchands enchantés de voir leur nom et leur adresse figurer, moyennant cette folie, dans tous les journaux américains.

C'est un chapelier qui a obtenu la première place, elle lui coûte onze cents francs, il est vrai, mais il est convaincu que cette annonce lui vaudra la clientèle de tous les dilettantes de New-York, — il sera même capable de faire placer désormais au-dessus de sa porte : *Chapelier de Jenny Lind*.

La seconde place sur l'estrade est échue à un bottier, — la troisième à un marchand de tabac.

Ce marchand sera également capable de prendre désormais pour enseigne : *A la pipe de Jenny Lind*.

Avant peu, soyez-en sûr, Barnum trouvera des imitateurs en France, et je suis même surpris que M. Dormeuil n'ait pas encore fait mettre en adjudication, par-devant notaire, les stalles du théâtre Montansier, pour les dernières représentations que Grassot doit donner avant son départ, qui aura lieu le 20 octobre. Seulement la réclame sera par trop hyperbolique si elle qualifie Grassot de rossignol.

Barnum seul serait capable de risquer le mot.

LOUIS HUART.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

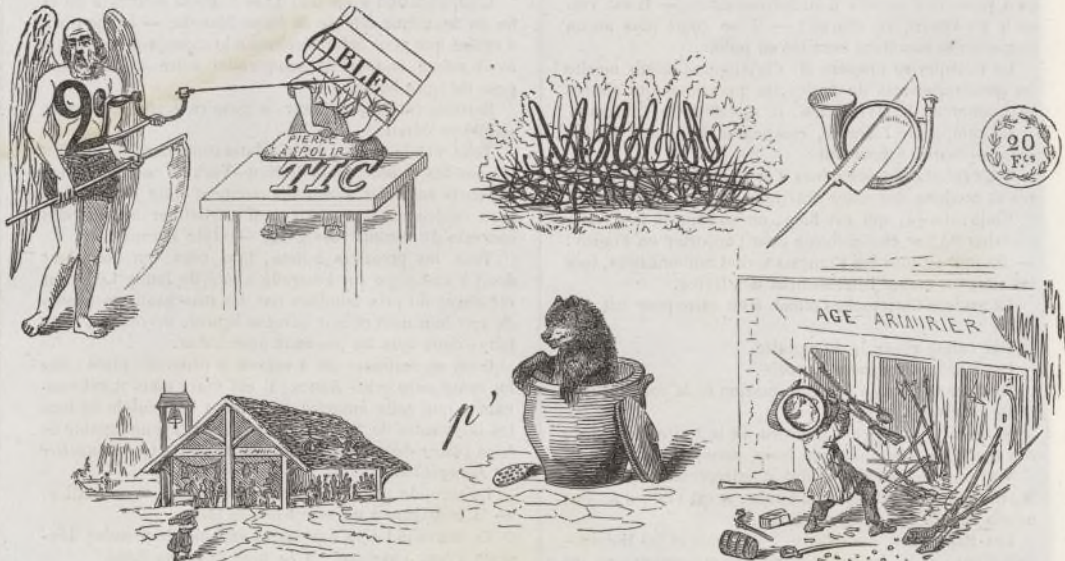
C'est le 15 de ce mois, dit-on, que mademoiselle Déjazet doit jouer *le Vicomte de Létorières* au Vaudeville.

* On annonce aussi, pour le 15 courant, la rentrée d'Achard au théâtre Montansier. Quant à mademoiselle Désirée, elle n'y fera son apparition que dans le mois de novembre.

* Il s'est passé hier un fait très-singulier au théâtre de l'Ambigu-Comique : la foule était si nombreuse à la représentation de *Marianne*, que l'orchestre des musiciens ont été chassés de leurs places les uns après les autres, et lorsque Artus a voulu donner le signal de l'ouverture, il s'est aperçu avec une stupeur profonde qu'il était entouré de visages inconnus. Cet incident comique a excité les rires de l'orchestre, du parterre et du caissier, qui contemplait en ce moment l'aspect de la salle, avec un front épanoui.

* On parle de la prochaine arrivée à Madrid de la célèbre Lola Montès, qui songerait, dit-on, à se retirer et à mener une vie tranquille en Espagne. On prétend que des scrupules religieux se sont emparés de son âme et qu'elle passe une partie du jour et de la nuit un rosaire à la main. Nous ne garantissons pas ces détails, que donne le journal *El Pueblo*.

LOUIS HUART.



Explication du dernier Rébus.

Un grand torse, part donne acquit, haie, re pend temps.
(Un grand tort se pardonne à qui est repentant.)

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Ameublements parisiens, très-magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpures, et ne se vend que 4 francs.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

J. de Barthélemy, 7, faubourg Poissonnière.
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.
S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C^{ie}, rue Richelieu, 79, au premier étage.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.